

cune, des terres autrefois si riches—qui “se refuse absolument à la production du blé et de l'orge.” C'est le cas de rappeler “Qui veut trop prouver ne prouve rien.” Dieu merci, nos terres n'en sont pas rendues là. De blé, nous ne connaissons pas de “terre tant soit peu riche,” qui refuse de donner, après la préparation voulue et surtout les engrais nécessaires, une bonne récolte moyenne, soit de blé, soit d'orge. Mais, nous le répétons, il faut la préparation et les soins de culture nécessaires. Bien que le *Journal d'agriculture illustré* ait donné tous les renseignements voulus, il est malheureux que des hommes instruits et qui se donnent la mission d'instruire les autres, ignorent encore ces choses élémentaires. Ces remarques sont nécessaires, en vue surtout de ce qui suit :

(2) “Evidemment, ces terres autrefois si riches ont perdu quelque élément essentiel de fertilité, est-ce l'azote, l'acide phosphorique ou l'humus qui fait défaut? qui nous le dira?”

Mais il nous semble qu'il suffit de lire couramment, et surtout de vouloir lire, pour que tout cultivateur dans la province de Québec connaisse la réponse à cette question.

Le *Journal* a répété à satiété ce semble, que les savants agronomes et chimistes du monde entier paraissent d'accord sur ce point. Quatre éléments seulement, sur les quatorze dont se composent les plantes connues, — quatre éléments ne se trouvent pas en surabondance, même, dans les terres réputées pauvres. Ces éléments sont : 1. l'acide phosphorique, 2. l'azote, 3. la potasse (en abondance dans les terres fortes), 4. la chaux — (l'humus n'est plus guère cité comme un élément de fertilité, au moins par les savants). Ou bien tous les chimistes agricoles qui ont écrit sur la matière, dans ces dernières années surtout, ont la berlue, ou bien l'assertion de M. Chartier laisse infiniment à désirer!

(3) “On ne peut raisonnablement demander à l'initiative privée du cultivateur, au petit propriétaire, comme ils le sont presque tous dans cette province, de rechercher par lui-même ce qui manque à son sol.”

Voilà encore, ce nous semble, et soit dit avec tout le respect voulu, qui ne s'accorde guère avec les recommandations positives de tous les chimistes agricoles de quelque valeur, ou des agronomes distingués dans le monde entier.

Tout, au contraire, affirment que c'est là une tâche que le propriétaire, grand ou petit, peut faire très facilement pour lui-même, et que peu ou point de savants n'ont le temps de faire pour lui. Le *Journal d'agriculture* appuyé en cela sur la science appliquée a donc supplié ses lecteurs d'essayer quelques livres de sulfate d'ammoniaque—prix, 3½ la lb, à Montréal; d'acide phosphorique, sous la forme d'os moulus ou de phosphate minéral préparé, prix, de 6c à 8c la lb. — de potasse, sous la forme de cendres, etc.; de chaux vive—en combinaison et séparément. Le *Journal* a donné les détails précis qui permettent au plus petit propriétaire de mener à bonne fin ces essais. En cela, le *Journal* est d'accord avec tous les praticiens savants, aussi bien qu'avec tous les chimistes agricoles distingués.

Nous restons donc fort étonné des affirmations de M. Chartier. Le *Journal* a-t-il donc fait fausse route, et complètement, en suivant la donnée de la meilleure pratique, soutenue par les chimistes agricoles du monde entier?

La chose est possible... mais, encore, faudrait il le prouver!

En voilà assez sur un même alinéa. Et cependant la fin nous en paraît aussi étrange que le commencement. Mais passons à un autre sujet, et oitons encore :

(4) “Dans une louable ambition, nous avons rivalisé entre nous depuis quelques années pour le développement de nos richesses agricoles. Nous avons tenté de réduire en pratique des connaissances puisées dans des auteurs étrangers. Ces livres, très bien faits, très vrais pour les milieux où s'étaient placés les auteurs, n'ont pu être pour nous une

“règle certaine. Avec eux nous sommes demeurés stationnaires si nous n'avons pas reculé. Pourquoi! Parce qu'ils n'étaient pas en harmonie avec les circonstances de sol, de climat où nous sommes placés ici, dans cette province.”

Voilà le jugement que porte M. l'abbé Chartier sur tous ceux qui travaillent au progrès de l'agriculture dans cette province depuis quelques années. Il ne fait, nulle part, la moindre exception. Certes, nous devons dire en toute humilité que ce n'est pas flatteur. Entendez-vous tous, MM. Joly, Pilote, Tassé, Beaubien, Casavant, Lemire, Browning, Cochran, etc., etc., du Conseil d'agriculture; MM. du Département de l'agriculture, grands et petits; MM. les professeurs des écoles d'agriculture provinciales; MM. les conférenciers agricoles officiels et particuliers, MM. les rédacteurs des journaux d'agriculture divers, depuis trente ans; et vous, MM. de la société d'industrie laitière, qui sans doute vous imaginiez avoir fait faire quelque progrès à l'agriculture, après tant d'efforts concentrés, à Saint-Hyacinthe et ailleurs; écoutez. “Avec eux, nous sommes demeurés stationnaires, SI NOUS N'AVONS PAS RECUÉ ! !”

Nos 600 beurrieres et fromageries établies depuis 1872 seulement, l'amélioration de nos prairies et de nos pâturages, les silos et l'ensilage; l'amélioration des races bovines, au point de vue de la laiterie, la conservation et l'augmentation des fumiers de ferme, la transformation de notre outillage agricole, tout cela, et bien d'autres choses encore, si nous comprenons bien M. Chartier, tout cela, c'est le contraire du progrès!!

N'avions-nous pas raison de dire “Qui veut trop prouver ne prouve rien?”

Nous aurions une foule de choses à relever. Mais en voilà assez sur la valeur de ce *memoire*. Tout le monde savant s'accorde sur l'avantage de créer des stations agronomiques bien montées. Mais pour qu'elles soient de quelque utilité, il faudra leur donner des directeurs expérimentés et habiles, connaissant bien d'avance les défauts de l'agriculture dans le milieu où ces stations doivent fonctionner, et les moyens de diriger, avec science et certitude de succès, les cultivateurs auxquels on adressera ses conseils.

Il nous aurait semblé manquer à notre devoir de journaliste agricole si nous n'avions pas signalé d'une manière précise le côté particulièrement faible des considérants sur lesquels s'appuie M. Chartier. Espérons que le chimiste agricole auquel sera donnée la direction de la *Station* proposée connaîtra mieux l'histoire de notre agriculture provinciale, et qu'il aura l'expérience voulue pour que les hommes de bonne volonté s'occupant d'agriculture dans cette province puissent tirer parti du travail qui sortira de notre future station agronomique provinciale.

ED. A. BARNAED.

FERME EXPÉRIMENTALE.

Les deux articles qui suivent sont extraits de *La Verité*.

Quelques reflexions sur un sujet important

Pendant la dernière session de la législature de Québec, les délégués du premier congrès des cercles agricoles, tenu aux Trois-Rivières en janvier 1887, soumièrent au comité de l'agriculture de l'Assemblée législative un mémoire très élaboré, fruit et substance des travaux du congrès. Nous avons déjà publié ce mémoire dans nos colonnes, mais vu l'importance du sujet nous croyons devoir remettre sous les yeux de nos lecteurs les passages suivants :

“Les délégués des cercles ont étudié de visu les rudiments d'une œuvre d'éducation agricole très importante et qui attire déjà les cultivateurs, par centaines, comme visiteurs intéressés. Un grand nombre de délégués se sont donné la peine de visi-